

## À découvrir...

### Qui je suis

*Qui je suis*, Canada, 1996, 41 minutes

Élie Castiel

---

Number 205, November–December 1999

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/48945ac>

[See table of contents](#)

---

#### Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

#### ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

---

#### Cite this article

Castiel, É. (1999). À découvrir... *Qui je suis* / *Qui je suis*, Canada, 1996, 41 minutes. *Séquences*, (205), 14–14.

qu'il faut s'ennuyer au cinéma — bien au contraire — je dis que l'ennui n'est pas un argument critique en soi, simplement du fait qu'il fait appel au petit moi du journaliste, à son petit temps personnel.

«Paul pensait que je m'ennuyais. Tout simplement, je n'ai pas besoin d'être divertie.» — Marguerite dans *Quelque chose d'organique*

J'ai fini par lire quelque part: «Le film m'a remué viscéralement. En sortant de la salle, je voulais crier mon indignation.» Criez, mon ami. C'est très bon pour la santé.

J'ai moi aussi envie de crier qu'aujourd'hui plus que jamais, je prône un cinéma de poésie ancré dans le réel, mais qui touche à l'abstraction, un cinéma de l'intime et non du familier, un cinéma de la dignité, de l'abandon et de la perte contre un cinéma de la maîtrise et de la manipulation;

- que je dis non au braquage au réel et que le cinéma de fiction doit inventer la réalité et non la reproduire. (Voir de tout urgence le dernier film des Straub, *Sicilia!*);
- qu'il faut s'éloigner de l'agitation superficielle, et que le mouvement intérieur de l'acteur est supérieur au mouvement surjoué des caméras;
- que ceux qui s'insurgent contre *L'Humanité* aujourd'hui sont ceux qui en ont manqué cruellement en tout temps. Qu'il faut débarrasser les choses de psychologie pour les remplir de sens;
- que le cinéma bourgeois est revenu sous la forme insidieuse d'un faux cinéma d'auteur qui n'est ni la réalité cinématographique, ni la réalité du monde;
- que ce nouveau cinéma d'auteur est devenu majoritairement le cinéma bourgeois, car il est en attente de séduire la masse avec les armes du cinéma de masse, le masque de l'hypocrisie en plus.
- que je rends hommage aujourd'hui plus que jamais à Carl Th. Dreyer qui savait, lorsque les gens riaient à la sortie de *Gertrud*, qu'il avait réalisé une tragédie ultime.

J'ai essayé d'expliquer il y a quelques temps à une jeune fille pourquoi je faisais du cinéma. Je n'y suis pas arrivé. Mon engagement n'est ni pour, ni contre. Il est différent. Je travaille simplement à fuir le raisonnable en essayant de ne pas devenir fou, seule issue possible dans le monde/cinéma d'aujourd'hui. Je me retrouve donc, *bien malgré moi*, à faire un cinéma de résistance. Parfois, j'ai l'espoir. Et là, seul le ciel peut me déchirer. Mais, c'est fugitif. Car je me rends compte que le désintéret et la pureté qui m'intéressent sont des notions du passé. [Alors, quoi, pour aujourd'hui ? Seul le courage, peut-être...] Pourtant, les miracles de Chaplin devraient nous rappeler que les miracles existent. Et c'est pourquoi un jour, je réussirai à filmer la joie.

Bertrand Bonello

P.S.: Je tiens à dire que je n'ai pas demandé de droit de réponse, mais qu'on me l'a offert. Merci. ☒

1. NDLR: Le film auquel il est fait référence dans cet article est *Quelque chose d'organique*.

## À découvrir...

### *Qui je suis*

En 1966, atteint d'un grave ulcère, Pier Paolo Pasolini réfléchit sur sa vie et son œuvre. Il se met alors à rédiger un manuscrit, sorte de journal intime qu'il remanie plusieurs fois et qu'il finit par délaisser. Après sa mort, on retrouve ce texte rare parmi ses papiers personnels. Trente ans plus tard, Bertrand Bonello décide d'en faire un film, sorte d'hommage à un artiste survolté et l'une des figures marquantes du XX<sup>e</sup> siècle.

Comment mettre en images un journal intime? Par quels moyens s'appropriier les mots? Quelles tactiques inventer pour que le simple hommage devienne une œuvre originale? L'objectif est atteint avec *Qui je suis*, exercice minimaliste qui, par sa forme (montage judicieux, mouvements de caméra fluides, mise en scène dépouillée, choix musical), non seulement exerce un charme très profond, mais réussit également à situer l'opus pasolinien dans un contexte cinématographique des plus poétiquement achevé.

Dans ce qui ressemble à une scène de théâtre, l'œil de la caméra capte le personnage-narrateur sous différents angles d'approche. Parallèlement, selon ce qui est dit (ou plutôt lu), l'objectif saisit des plans de ruelles désertes, des marchés de villages italiens remplis de passants faisant leurs courses, des intérieurs d'églises, des gros plans de visages montrant toutes sortes d'expressions. Une certaine réalité purement cinématographique et théâtrale se fond ainsi à la poésie de Pasolini («en réalité, ma seule idole, c'est la réalité»). Le film de Bonello s'insère dans l'œuvre du poète-cinéaste, se l'approprie, la manipule à bon escient et, avec elle, s'engage sur le chemin périlleux de la mémoire.

Cinq parties (*Mon passé, Mon engagement, Mes procès, Ma réalité et Mes œuvres futures*) constituent *Qui je suis*, comme elles forment le défi d'une vie d'artiste qui ne peut se conclure qu'en tragédie.

Dans son manuscrit, Pasolini écrit qu'il se voit comme un «héros, objectif et coupable». Cette confession le place sans doute dans le panthéon des dieux sacrifiés, ces déités conscientes de n'atteindre jamais l'immortalité. Ironiquement, ou peut-être bien par prémonition, Pasolini envisage son destin tragique presque dix ans avant sa mort («j'observe mon propre massacre avec le tranquille courage du savant»).

L'homme est mort, mais le cinéaste demeure. Bertrand Bonello le filme à sa façon, c'est-à-dire avec des yeux de prosélyte, l'âme d'un poète et la pudeur de l'authenticité. ☒

Élie Castiel

Canada 1996, 41 minutes — Réal.: Bertrand Bonello — Texte: Pier Paolo Pasolini, traduit par Jean-Pierre Milleli — Avec: Laurent Sauvage, Francesco Alo, Cristian Rinaldi, Giovanni Colucci, Bertrand Bonello — Dist.: Zara Films